

se mêleront de la manière la plus étrange. Il en est de même d'un politicien, d'un écrivain, d'un peintre, telles ou telles circonstances étant données. Chaque « espèce sociale », pour prendre une formule chère à l'auteur de la *Comédie humaine*, a donc des tragédies sentimentales qui lui sont propres. Les six dont on va suivre les scènes ont du moins toutes ce mérite d'avoir été copiées d'après nature.

## UN CAS DE CONSCIENCE

---

J'avais dîné ce soir-là, moi dixième, dans une maison où je savais devoir rencontrer le professeur F... qui n'est pas seulement un des plus grands médecins de Paris. Il est aussi, quand il veut, un causeur d'une singulière énergie d'expression. L'entretien étant tombé, une fois sortis de table, sur les cas de conscience, le célèbre clinicien nous en raconta un, d'ordre tout technique, et qui, sur le moment, me parut si particulier, que je lui demandai la permission d'en faire moi-même la matière d'une nouvelle. Et puis, j'ai jugé, à l'épreuve, qu'il valait mieux rapporter simplement les propres paroles du docteur. Voici donc son récit, tel quel. Les commentaires qu'il peut susciter sont innombrables. Dans la soirée dont je parle, nous restâmes jusqu'à deux heures, le narrateur parti, à discuter, s'il avait eu tort ou raison, dans l'aventure dont il venait de nous faire la confidence. J'ajoute aus-

sitôt, pour ne pas cacher mon propre sentiment, que je fus de ceux qui l'approuvèrent. Mais j'avoue que le cas est équivoque, et la discussion reste ouverte.

## I

— ... « Si j'ai connu dans ma vie médicale de ces tragédies de scrupule dont vous parlez? » répondit-il à une question que lui avait posée un de nous : « une seule fois, et presque à mes tout premiers débuts. Il est vrai que la circonstance fut si grave, si exceptionnelle qu'elle éprouva et trempa pour toujours ma moralité de docteur. Je dus prendre et je pris, à cette occasion, une résolution d'une telle nature que, depuis, je n'ai jamais hésité à suivre de la façon la plus stricte la règle reconnue et acceptée alors, et que je vous résumerai ainsi : pour un médecin, le grand devoir, et qui prime tous les autres, c'est le service du malade. Le médecin ne doit connaître que cela, ne voir que cela. Le malade est-il riche ou pauvre? Est-ce un ami ou un ennemi, un scélérat ou un juste, un homme utile ou néfaste? Le médecin n'en sait rien. Il s'agit pour lui d'une machine vivante à regarder, à déchiffrer et

à traiter, avec tout ce qu'il possède d'intelligence et de force. C'est l'alpha et l'oméga du métier. En principe, il n'y a pas de doute sur ce point, n'est-il pas vrai? Dans l'application, vous allez constater vous-mêmes que la conscience individuelle peut entrer en conflit avec cette conscience professionnelle, dont je viens de vous donner la formule. Malheur au médecin qui cède à la tentation d'interpréter son rôle au chevet du patient! Il n'aura plus jamais cette sérénité intérieure que j'ai gardée, moi qui vous parle, à travers trente-six années de clientèle et d'hôpital, parce que jamais depuis le petit drame moral que je vais dire, jamais, je n'ai eu d'autre mesure de mes actes que la lutte avec la maladie, quel que fût le malade et sans aucun souci des conséquences.

« L'histoire remonte à une date que je n'aurais pas oubliée, même si elle n'était associée pour moi à aucun événement particulier. Elle eut lieu dans le milieu de juin 1867, et c'est le 23 de ce mois qu'est mort le maître que j'ai le plus admiré, le plus aimé, cet étonnant Trousseau, dont on retrouve encore aujourd'hui la pensée présente dans toutes les découvertes de notre science, beau génie doublé d'un si beau caractère, cœur si tendre pour ceux de ses élèves qu'il prenait en affection! J'aurai été parmi les tout derniers internes de sa clinique. Il me savait

très pauvre, et un de ses suprêmes soucis fut de me faire gagner l'argent nécessaire à l'impression de ma thèse. Je lui devais déjà le sujet de ce travail, qui n'est qu'un développement de ses idées sur les transformations des maladies nerveuses les unes dans les autres. Tout au commencement de ce mois de juin, j'avais reçu un mot de lui me priant de passer à son cabinet. C'est la dernière fois que je l'ai vu. Il avait ce profil émâcié qu'un saisissant croquis d'un autre de ses élèves, mon confrère et ami le professeur Dieulafoy, nous a conservé. Il ne nourrissait aucune illusion sur son état. Une *phlegmatia*, qui s'était déclarée quelque temps auparavant, l'avait averti d'une manière d'autant plus terrible, que lui-même avait découvert les rapports de la phlébite et du cancer de l'estomac. Il mourait. Il le savait. Mais il mourait debout. J'ai devant moi, en vous parlant, ce masque pétri d'amertume et de fierté, d'intelligence et de souffrance. Je crois l'entendre répondre à mes questions sur sa santé : « Je ne serai pas vivant en juillet ». Puis, tout de suite, faisant de sa longue main blanche et maigre un signe, qui m'interdisait de répondre : « Je vous ai demandé », continua-t-il, « parce » que je veux vous envoyer auprès d'un de mes » malades, qui est en ce moment dans une de » ses terres en province, et qui ne peut pas ren- » trer à Paris... Il lui faut quelqu'un de très sûr

» et qui comprenne bien mes indications. J'ai » pensé à vous... J'ai même fixé la rémunéra- » tion... » Il me dit le chiffre, énorme pour moi à cette date. Cet excellent maître avait songé à ce détail aussi ! Puis, sans me laisser le remercier, il commença de me tracer l'histoire physiologique du malade en question, avec cette lucidité souveraine que je n'ai connue qu'à lui, et dont ses deux volumes de clinique vous donneront l'idée, si jamais vous avez la curiosité de les lire. Il y a là une leçon sur la *Spécificité des maladies* ! Comme disait l'Empereur, parlant de ses grandes batailles, — c'est de l'airain, cette leçon, et rien ne mordra dessus. Et tant d'autres !... Aucune ne m'a donné une sensation de supériorité comme ce dernier entretien, où il ne s'agissait pourtant — vous allez sourire — que d'une néphrite chronique, avec complication du côté du système nerveux. Pardonnez-moi cette précision. Je vous ai annoncé une anecdote professionnelle. Une crise très aiguë venait d'éclater, que Trousseau considérait, de loin, comme assez dangereuse. Il m'énonça, avec la même lucidité, ses raisons pour redouter une issue fatale. « Cependant », conclut-il, « en suivant les pres- » criptions que je viens de vous donner, je crois » que vous pouvez sauver le malade encore cette » fois. Le temps presse... Vous devriez partir ce » soir même. Le pouvez-vous ? » Mon empressé-

ment à lui répondre que oui parut faire plaisir à cet infatigable travailleur, qui ne s'était jamais accordé un répit. « Je n'attendais pas moins de vous », dit-il ; « vous arriverez. Je vous le promets. Je ne le verrai pas, mais je le sais, et j'aime à le savoir. » Il m'avait pris la main en se levant. Je voulus protester encore. Il m'arrêta, et me reconduisant à son seuil, il ajouta : « Et maintenant, une dernière recommandation. Souvenez-vous, là comme ailleurs, et toute votre vie, du serment hippocratique : *nec visa, nec audita, nec intellecta* (1). » Ce sont les derniers mots que j'ai entendus de cette bouche qui avait édicté tant de diagnostics infaillibles.

## II

« La certitude où j'étais que je ne reverrais sans doute jamais cet excellent maître m'avait saisi si fortement qu'elle fit mon unique pensée durant toute l'après-midi. Ce fut seulement dans le train qui m'emportait vers ma destination que ce *nec visa, nec audita, nec intellecta* me revint tout à coup à la mémoire. Pourquoi le patron —

(1) Le médecin ne doit se souvenir ni de ce qu'il a vu, ni de ce qu'il a entendu, ni de ce qu'il a compris au chevet du malade.

nous appelions Trouseau ainsi — a-t-il insisté sur ce point? me demandai-je. Il ne perd pas ses paroles. Y a-t-il donc dans la maison où je vais quelque chose que je dois ne pas avoir vu? Mon malade risque-t-il de prononcer dans le délire des aveux que je dois ne pas avoir entendus? Se joue-t-il autour de cette agonie une tragédie que je dois ne pas avoir comprise?... Je tournai et retournai ces idées, sans arriver à y voir clair. Je n'avais d'autres données que celles-ci : le malade auprès duquel je me rendais s'appelait le comte de... Mais je ne peux pas vous dire son vrai nom. Supposons que ce fût Rocqueville. Il habitait en ce moment, et c'était là le terme de mon voyage, un château du même nom, à dix-huit kilomètres de Noyelles, la seconde station après Abbeville. Je savais encore qu'il avait été officier de marine et qu'il avait soixante-quatre ans. Là se bornaient mes renseignements. M. de Rocqueville était-il marié, célibataire ou veuf? Avait-il une famille ou non? Mon maître ne me l'avait pas dit. « Bah! » conclus-je, avec l'insouciance de la jeunesse, après avoir laissé travailler mon imagination quelques instants sur cette énigme, « je ne verrai rien, je n'écouterai rien, je ne comprendrai rien. C'est le plus sûr, et, en attendant, dormons. » J'avais l'âge où cette dernière partie du programme se réalise tout naturellement. J'étais parti de Paris à neuf heures du soir. Quand je descendis du

wagon, en gare de Noyelles, à trois heures et demie du matin, j'avais pris un solide acompte sur mon sommeil de la nuit. Je le complétais dans la voiture qui m'attendait, et, à la toute première lueur de l'aube, je sortais du coupé devant la porte de Rocqueville, aussi frais, aussi lucide, aussi préparé à ma besogne que si j'eusse reposé sur ma couchette de garde à l'Hôtel-Dieu, et très décidé à faire honneur de mon mieux au professeur éminent que j'allais représenter.

« Rocqueville est une de ces bâtisses du temps de la guerre de Cent Ans, comme il en existe encore plusieurs dans la Somme et dans le Pas-de-Calais, dont la carrure massive n'a aucun style; l'évidence du danger partout empreinte leur donne cette mâle beauté d'une construction strictement adaptée aux nécessités de la guerre. Imaginez, sur un soubassement de pierres de taille, quatre énormes tours de briques, serrées, comme collées, les unes contre les autres. On a creusé des fenêtres dans l'épaisseur des murailles, vidé les douves, remplacé le pont-levis par un escalier à perron. Ces adaptations à des mœurs plus douces n'ont pas altéré le dur aspect du manoir, qui, pour moi, s'associe à une si poignante émotion. Je ne me rends pas compte aujourd'hui, tant l'image du terrible homme que j'ai vu mourir là s'est liée à celle de ce redoutable château, si j'ai vraiment eu, en descendant de voiture, un pressen-

timent que ce décor farouche allait encadrer des scènes aussi farouches que lui, ou bien si c'est là une illusion rétrospective. Peu importe d'ailleurs que ce donjon, presque rouge dans la lueur blanche du matin, m'ait donné tout de suite ou plus tard ce tragique frisson. Je ne suis pas de ceux qui croient aux rapports nécessaires des gens et des endroits. Mais quand ce rapport existe au degré où je l'ai rencontré à Rocqueville, il faut un effort pour ne pas s'abandonner à ce sentiment qu'une prédestination pèse réellement sur certains coins de terre.

### III

« Une des questions que je m'étais posée en cours de route eut sa réponse dès mon premier pas dans ce triste château. Un domestique me prévint aussitôt que Mme la comtesse m'attendait pour me mener chez M. le comte. M. de Rocqueville était donc marié. Le temps de me laver les mains et le visage, et de réparer le désordre de ce hâtif voyage nocturne, j'étais introduit auprès de Mme de Rocqueville. Le *nec visa, nec audita, nec intellecta* du maître m'était revenu. Était-ce donc là le mystère contre la surprise

duquel il avait voulu me mettre en garde par avance? M. de Rocqueville avait-il épousé une femme beaucoup plus jeune que lui, par exemple? En était-il jaloux et d'autant plus misérablement que la nature de sa maladie comportait des épisodes presque dégradants? Ces conceptions de roman tombèrent au premier regard que je jetai sur la comtesse. C'était une personne de cinquante-cinq ans peut-être, les cheveux blancs, avec un visage creusé par la lassitude de trop nombreuses veilles, et une fièvre dans les yeux où je ne discernai d'abord que le souci de la santé de son mari :

— « Il vous attend avec beaucoup d'impatience, monsieur. Moi, je vous demande seulement de me dire toute la vérité... »

« Ces quelques mots, par lesquels elle conclut un petit exposé très net des derniers symptômes observés chez le malade, exprimaient bien une profonde anxiété, mais si légitime en présence d'une catastrophe possible, que je ne pensai pas à m'en étonner. Je lui promis de lui parler avec une entière franchise, et elle me conduisit auprès du comte, dans la chambre duquel un de mes confrères, un praticien du plus prochain village, avait passé la nuit. Je vous épargnerai les détails médicaux dont j'ai déjà trop abusé. Je vis aussitôt que l'homme était perdu. La mort était sur le masque livide, mais la mort luttant contre une de

ces volontés de durer encore qui déconcertent les prévisions les mieux fondées. Cette volonté, je la lus dans l'expression de ces prunelles brûlantes, quand j'entrai. Je représentais à cet agonisant la seule personne dans la science de laquelle il eût une absolue confiance. Je compris que cette foi dans mon protecteur était le point de force auquel je devais faire appel dans cet organisme à bout de vitalité. Le miracle de cette suggestion à distance opéra si bien que, lui ayant parlé des minutieuses instructions reçues à son sujet, je pus voir ses joues se colorer et la vie renaître.

— « C'est incroyable », me dit le médecin de campagne, quand nous nous retrouvâmes seuls après ce premier examen, sous le prétexte d'une consultation. « J'aurais cru qu'il passerait cette nuit... Rien que de vous voir l'a ressuscité. »

— « Vous voulez dire rien que d'entendre nommer Trousseau, et de vous avoir eu pour le soigner. »

— « Ah! mon cher confrère », reprit-il, en riant, « ne vous croyez pas obligé de vous excuser... » Puis, sérieusement, et baissant la voix : « Vous ne savez pas de quel poids me soulage votre visite, et combien je suis heureux d'être débarrassé de cette responsabilité... Pour moi, cette aggravation subite de la maladie a eu une raison que je ne sais pas, que l'on ne m'a pas dite. Le comte n'a pas pris froid. Il n'a pas été

» mouillé. Il n'a fait aucun écart de régime...  
 » Les reins sont presque détruits, c'est vrai, mais  
 » la compensation se faisait bien... Il n'y a pas  
 » d'effet sans cause... Et je ne vois qu'une cause :  
 » une émotion violente. J'ai interrogé le cocher,  
 » qui est un gars d'ici. Le bruit court dans la  
 » maison que la semaine dernière il y a eu une  
 » scène atroce entre M. et Mme de Rocqueville...  
 » M. Trousseau ne vous a rien dit sur leur ménage?... »

— « Absolument rien », répliquai-je.

— « Ma foi », continua mon interlocuteur,  
 après une seconde d'hésitation; « entre confrères  
 » on se doit tous les renseignements... hé bien!  
 » La comtesse n'a pas été une épouse fidèle. Pendant des années, elle a eu une liaison presque  
 » publique avec un des parents de son mari, un  
 » cousin, dans notre voisinage. Quand je dis publique, je parle pour l'opinion, car le comte  
 » n'en a naturellement rien su. On prétend même  
 » qu'un des fils, — il y en a quatre, — l'avant-dernier, est de l'amant, lequel est mort, voici  
 » quatre ans. Que M. de Rocqueville, à cette  
 » époque, n'eut pas le moindre soupçon, j'en ai  
 » eu pour preuve son attitude au chevet de ce  
 » faux ami... Comment et pourquoi sa défiance  
 » s'est-elle éveillée, maintenant qu'elle ne peut  
 » plus lui servir qu'à empoisonner ses derniers  
 » moments? C'est ce que j'ignore. Mais elle s'est

» éveillée. Quand? Je l'ignore encore. Seulement, d'un jour à l'autre, il a changé de façons  
 » vis-à-vis de sa femme. Ça d'abord été une brusquerie à peine contenue devant des témoins tels  
 » que moi, puis avouée. Je l'aurais attribuée à l'irritabilité, si fréquente dans les néphrites, n'eût  
 » été un autre indice : l'incapacité absolue de prononcer le nom de l'amant de sa femme, ou de  
 » l'entendre simplement prononcer. J'ai fait l'expérience un jour. Je lui tâtais le pouls. J'ai  
 » nommé cet homme. J'ai tenu là, sous mon doigt, la certitude qu'il sait à présent, ou qu'il  
 » devine. »

— « Et vous en concluez? »

— « Que cette crise dans laquelle il va passer  
 » — car c'est la fin, vous êtes bien de mon avis, — a eu pour cause déterminante une explication  
 » à ce sujet avec la comtesse. A-t-elle avoué?  
 » A-t-il reçu quelque dénonciation anonyme?  
 » Obtenu quelque témoignage décisif d'une ancienne femme de chambre? Trouvé un papier?...  
 » Quand vous l'aurez observé cinq minutes pendant que la comtesse est là, et cinq  
 » minutes pendant qu'elle n'y est pas, vous n'aurez pas plus de doutes que moi... Et, qu'il  
 » n'ait pas fait appeler ses enfants, dans l'état où il se trouve, c'est la dernière preuve. Il n'est  
 » pas sûr d'être leur père à tous... Vous comprenez, maintenant, combien je suis content

» de votre venue... S'il y a quelque éclat, ici, du-  
 » rant les dernières heures, vous n'y perdrez pas  
 » un seul de vos clients de Paris. Mais moi, si j'y  
 » assistais, quelle serait ma situation, ensuite au-  
 » près de la veuve? J'ai un concurrent, même  
 » ici, monsieur, dans ce trou perdu... C'est lui  
 » que Mme de Rocqueville prendrait pour le châ-  
 » teau... Vous en savez autant que moi... »

## IV

« Ce récit du pauvre médocastre, si comique-  
 ment inquiet sur l'avenir de sa plus fructueuse  
 visite, m'éclairait trop bien l'énigmatique recom-  
 mandation du grand divinateur qui m'avait en-  
 voyé à Rocqueville. Ce don de déchiffrer le moral  
 autant que le physique, et avec la même infaillible  
 lucidité, constitue le génie du clinicien. Le pro-  
 fesseur de l'Hôtel-Dieu avait diagnostiqué la tra-  
 gédie latente dans cette famille aussi clairement  
 que la destruction certaine du rein de M. de Roc-  
 queville, à date fixe. J'admirai une fois de plus,  
 et sa perspicacité, et la leçon de discrétion qu'il  
 m'avait donnée en me signalant, sans me le dé-  
 voiler, le mystère auquel j'allais me heurter. Quel  
 contraste avec le bavardage brutal dont je venais

de subir l'assaut! Mais ce n'était pas à moi de  
 m'en plaindre, puisque j'y gagnais la certitude  
 de ne pas commettre certaines fautes, dans la  
 direction que j'allais donner à ma thérapeutique.  
 Mon premier soin, une fois revenu auprès de  
 M. de Rocqueville, fut d'exiger une solitude  
 absolue autour de lui. Je remarquai dans ses  
 prunelles une étrange expression de joie, quand  
 j'eus répondu à une question de la comtesse :  
 « La consigne est aussi pour moi?... » le plus  
 impératif : « Pour vous aussi, madame... » Je  
 ne prévoyais certes pas que cette décision allait  
 avoir le résultat que j'aurais voulu le plus passion-  
 nément éviter, celui de me mêler à ce drame  
 conjugal, dont je ne connaissais encore que les  
 toutes grandes lignes. Nous n'étions pas seuls  
 depuis trois quarts d'heure, le mourant et moi, et  
 déjà il m'avait demandé un service, en apparence  
 bien simple, et qui se raccordait au plan de ven-  
 geance ébauché dans sa pensée. Ces quarante  
 minutes avaient été employées à une inhalation  
 d'oxygène, premier article du programme de  
 médication tracé par Troussseau. J'avais constaté  
 souvent l'efficacité merveilleuse de ce procédé.  
 Dans le cas présent, elle s'ajoutait à cette volonté  
 de durer qui m'avait tant frappé dès mon arri-  
 vée. Pendant un instant, j'eus devant moi, au lieu  
 de l'agonisant que j'étais venu aider à passer,  
 l'homme que M. de Rocqueville avait dû être